



## Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

**XLIV-134 | 2006**

**Quel(s) défi(s) pour les sciences sociales à l'heure de la mondialisation ?**

---

# L'anthropologie maudite

Fabrizio Sabelli

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/312>

DOI : 10.4000/ress.312

ISSN : 1663-4446

### Éditeur

Librairie Droz

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 271-275

ISBN : 9-782-600-01095-5

ISSN : 0048-8046

### Référence électronique

Fabrizio Sabelli, « L'anthropologie maudite », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIV-134 | 2006, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/312> ; DOI : 10.4000/ress.312

---

Fabrizio SABELLI

## L'ANTHROPOLOGIE MAUDITE

Est-il temps de faire l'archéologie des anthropologues qui ont cru sincèrement et, peut-être, naïvement, combattre la « logique réifiante de l'économie » à l'aide d'outils devenus désuets – les concepts, les expressions savantes, les « théories », les re-lectures, les re-interprétations, les postures intellectuelles, les prises de positions, les ripostes, les ouvrages de réflexion critique, les stylos à encre, l'Olivetti lettera 24, la feuille de papier ?

Est-il temps de dépoussiérer quelques-uns de leurs livres relégués dans les rayons les plus hauts de nos bibliothèques, les ouvrir au hasard et voir sortir de leurs pages, aux bords jaunâtres, les fantômes de Michel Foucault, de Roland Barthes, de George Bataille, de Marcel Mauss, d'Ivan Illich ?

Est-il temps de faire l'archéologie de ces intellectuels un peu marginaux, affiliés à des étranges mouvements comme le M.A.U.S.S. (Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales) et cela dans le but de mettre en lumière les restes de leur pensée, avant de les caser dans les futurs musées de l'esprit critique ?

Ces questions naissent à la relecture des travaux de Gérard Berthoud, en commençant par le livre inspiré par le thème de l'ambivalence de la production que j'ai eu le plaisir de co-rédiger avec lui<sup>1</sup>. Dans le courant des années '70, nous avons tenté de mettre en lumière ce qu'il appelait « les dérives économicistes » qui caractérisaient déjà la société post-industrielle émergente. Parmi nos prédécesseurs, ou parmi les maîtres qui inspiraient nos travaux, Karl Polanyi était sans doute celui qui nous avait davantage aidés. Il fallait que ce soit – ce qu'il était – un historien de l'économie pour dégager avec une extraordinaire clairvoyance les grandes mutations qui s'annonçaient déjà de son temps (son ouvrage *La Grande Transformation* date de 1944) sur le processus de réification du monde.

Pour Polanyi, l'extension progressive du marché autorégulateur engendre forcément une « société gérée en tant qu'auxiliaire du marché. Au lieu que l'économie soit encadrée dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encadrées dans le système économique »<sup>2</sup>. Devenu la source et la matrice du système, le marché réduit les relations humaines et les rapports sociaux à des relations d'argent.

Bien avant Polanyi, Max Weber – excellent observateur, lui aussi, des changements de l'histoire – s'était exprimé de la même manière : «... lorsque le marché

---

<sup>1</sup> G. Berthoud et F. Sabelli, *L'ambivalence de la production. Logiques communautaires et logique capitaliste. Cahiers de l'IUED*, 3, 1976, 188 p.

<sup>2</sup> K. Polanyi, *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard, 1983, p. 88.

est laissé à sa propre légalité, il n'a de considération que pour les choses, aucune pour les devoirs de fraternité ou de pitié, aucune non plus pour les rapports humains originels, propres aux communautés personnelles.»<sup>3</sup>

En anthropologue économiste, Gérard Berthoud a consacré ses efforts à former les nouvelles générations d'étudiants en sciences sociales dans l'art de scruter les signes d'une véritable révolution qui était en train de s'accomplir sous leurs yeux. Alors que depuis des millénaires, dans les sociétés dites traditionnelles, l'activité de production, d'échange et d'utilisation des biens était au service de la culture (parenté, religion, politique, arts), le système économique dans lequel nous vivions avait renversé ce rapport de causalité. Il était caractérisé par trois processus, apparemment irréversibles depuis 1968: l'extension des espaces sociaux sous l'emprise des relations marchandes, la consolidation de la forme capitaliste des rapports de production, la mondialisation progressive de l'économie.

Je me souviens quand Gérard Berthoud, moi-même et quelques autres «confrères» avons été âprement critiqués par des amis, matérialistes irréductibles, en raison de notre perplexité à célébrer le triomphe du «développement des forces productives»!

Je me souviens quand Gérard Berthoud, moi-même et quelques autres «confrères» avons été classés de nostalgiques par nos collègues «progressistes» en raison de notre fascination pour l'organisation économique des «formations communautaires» africaines, pour ce génie collectif qui faisait de la destruction somptuaire des biens matériels une occasion de reproduire la richesse sociale des sociétés. Et nous avons même «convoqué» George Bataille en soutien de nos thèses!

Je me souviens quand Gérard Berthoud, moi-même et quelques autres «confrères» avons été traités de «défaitistes» parce qu'il nous est arrivé de jeter quelques lumières sur le sort de nombreuses communautés africaines dont l'avenir était sérieusement menacé par des projets de développement débilés et par les programmes d'ajustement structurel de la Banque Mondiale.

L'anthropologie a été – elle l'est toujours! – un savoir maudit car elle a déstabilisé les certitudes créées par le bon sens et parce qu'elle s'est méfiée des schématisations superficielles en se battant contre toute pensée à contenu normatif. Une culture caractérisée par une sorte de paresse militante, véhiculée par des expressions telles que «il faut...» ou «on a le droit à ...», a progressivement remplacé la pratique intellectuelle qui consistait, comme disait Pierre Bourdieu, à «interroger la réalité» pour en déceler les contradictions, les injustices et les inégalités à la fois les plus absurdes et les moins apparentes. C'est pourquoi bien des anthropologues – Gérard Berthoud et moi-même parmi eux – n'ont pas eu la vie facile ces vingt dernières années pendant lesquelles un certain «moralisme cognitif», installé au sein des institutions du savoir, avait progressivement remplacé la recherche rigoureuse dans le mépris des concepts et des théories hérités de l'histoire de la pensée. Ainsi, l'anthropologie qui avait eu ses moments

<sup>3</sup> M. Weber, *Economie et société*, T. 2, Paris, Pocket, 1995, p. 411.

de « gloire » pendant la période coloniale et post-coloniale, qui s'était distinguée par ses « exploits théoriques » dans la période qui avait précédé et suivi mai '68, qui avait marqué d'une manière ou d'une autre la plupart des intellectuels des années '60 et '70, a dû par la suite se replier, pour survivre, sur des espaces du savoir théoriquement très ambigus, comme la problématique des relations inter-culturelles et celle du « genre », en s'orientant parallèlement vers des activités tournées vers la solution des problèmes sociaux et culturels.

L'anthropologie est un savoir maudit aux yeux de toutes les instances qui s'accrochent bien à l'écriture d'une histoire inhumaine de l'humanité, pour tous ceux qui affichaient une totale indifférence et parfois même du mépris pour le sort des populations du sud de la planète ou qui confient à l'économie la tâche de piller et détruire des civilisations entières pour que le rapport marchand se substitue à la relation humaine.

A quelques exceptions près, les pères fondateurs de cette discipline, de Marcel Mauss à Claude Lévi-Strauss, ne se sont pas interdit de comparer, ne serait-ce que de manière indirecte, la nature de notre civilisation de puissance à celle des sociétés « autres » qui, sans défense, ont subi les tristes conséquences de nos programmes de prédateurs et de conquêtes. Dans l'ADN de cette manière de penser le monde, il y a une sorte de prédisposition, constamment réprimée, à l'esprit prophétique, doublé d'une bonne dose de sens critique, qui se transforme parfois en esprit de révolte et de complicité affichée avec les victimes de toutes sortes d'injustice (je me souviens des discussions nocturnes à Genève et à Paris pendant lesquelles Gérard Berthoud et moi échangeons des propos complices avec certains « écorchés vifs de l'anthropologie », comme Yves Person et Robert Jaulin). Tout cela était probablement le fruit d'une pratique de la recherche aux nombreuses implications affectives, caractérisée, comme disait Roger Bastide, par « l'auscultation » des autres, par l'ouverture au dialogue et par la curieuse attention portée aux pratiques sociales les plus simples et, en même temps, les plus riches de sens.

Enfin, l'anthropologie est un savoir maudit aux yeux des pouvoirs académiques parce qu'elle résiste, tant bien que mal, aux assauts d'une nouvelle espèce de prédateurs (individus, entreprises et institutions) qui, nourris de pensée unique, ne voient la connaissance que sous l'angle du calcul économique et ne conçoivent la recherche qu'au service d'une rentabilité immédiate. Gérard Berthoud avait pressenti cette dérive, bien avant que cette conception des relations humaines ne devienne programme de vérité d'abord et programmes de gouvernement ensuite. Bien avant que l'un des plus illustres représentants du courant néolibéral, Gary Becker, ne reçoive le prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel, les travaux de Gérard Berthoud annonçaient l'avènement de la pensée utilitaire en tant que nouveau paradigme de la postmodernité, et ils stigmatisaient la mutation de l'analyse néoclassique qui, après avoir postulé l'universalité de la rationalité calculatrice, élargissait cette perspective à tous les domaines de la vie en société. Ses recherches montraient très tôt l'absurdité des approches réductionnistes qui gommeaient l'homme, sa culture, son histoire, pour ne voir en lui que sa « qualité » d'agent économique.

Traduite en termes de vie quotidienne, du haut des chaires universitaires les plus prestigieuses, cette conception de l'économie et de la société légitimait la marchandisation des liens les plus intimes comme l'activité sexuelle et l'amour,

justifiait l'application de la méthode de calcul coûts-avantages aux actions de solidarité, aux attitudes de charité ou d'indifférence, aux pratiques du crime et du châtiement, aux créations culturelles et artistiques, aux liens tissés par les hommes avec leur environnement...

Je ne suis pas certain que nous soyons tous conscients des effets engendrés par ces prêtres/prophètes de la vision néolibérale du monde sur notre vie de tous les jours. Il a fallu très peu de temps, une vingtaine d'années seulement, pour que les pouvoirs politiques qui faisaient de cette « doctrine » une sorte de nouvelle religion accomplissent une véritable révolution sociale et culturelle. Ainsi, de plus en plus nombreux sont les femmes et les hommes qui ont renoncé à vivre pour assurer leur survie et la survie d'une économie de prédation au service des marchés financiers; de plus en plus puissante est l'oligarchie financière qui retient par-devers soi un capital qu'elle juge peu fructueux d'engager dans le secteur industriel; de plus en plus vastes sont les espaces sociaux contrôlés par les professionnels de la corruption et par les experts en finance, excellents connaisseurs de tous les paradis fiscaux; de plus en plus grave est la désagrégation sociale et le désarroi des mentalités à mesure que l'inertie lucrative paralyse tout progrès social; de plus en plus diffuse est l'application de cette nouvelle « vertu » appelée flexibilité, censée transformer progressivement cet individu nouveau – *l' homo flexibilis* – en auto-entrepreneur, bardé contre tout risque d'insécurité, heureux de pouvoir un jour ressembler à Silvio Berlusconi, modèle exemplaire de réussite sociale et... politique.

En conclusion, il est bon de répondre aux questions de départ.

Oui, il est temps de convoquer à nouveau la pensée critique, non pas pour sombrer dans l'illusion d'une nouvelle révolution culturelle conduite par le fantôme des leaders disparus ou par des anthropologues à la retraite. Il s'agit plus modestement de rendre aux écoles, aux institutions universitaires et aux centres de recherche le rôle de produire des connaissances avant de s'occuper de « formation », un mot/programme qui véhicule implicitement toutes les fausses valeurs d'une société qui refuse de se penser et qui projette aveuglément ses nouvelles générations dans l'arène du marché du travail sans les amener à s'interroger sur la finalité de leur place dans la société.

Oui, il est temps de convoquer à nouveau le savoir construit par ceux qui consacraient leur vie entière à ce qu'on appelait « leur œuvre », avec l'intention de marquer de leur présence absente la postérité. Régis Debray a raison sur ce point : dans un monde dominé par la logique de la « communication » (un émetteur et un récepteur simultanément présents au bout de la ligne) – un autre thème cher à Gérard Berthoud –, la « transmission » devrait à nouveau s'imposer. « La transmission est essentiellement un transport dans le temps... elle est diachronique et cheminante [...] La transmission est charge, mission, obligation : culture [...] La transmission appartient à la sphère politique [...] Si la communication est inter-individuelle, la transmission a des méthodes collégiales et des cadres collectifs. »<sup>4</sup> Et en oubliant l'importance de cette mission – la recherche anthropologique en a bien souligné le rôle vital pour toute société –, les lieux de culture, les institutions

<sup>4</sup> R. Debray, *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 17-21.

d'enseignement, les intellectuels, les enseignants, les chercheurs et même les étudiants deviennent co-responsables des dérives vers l'ignorance collective et vers la soumission passive à la religion du marché.

Oui, il est temps de lire et de relire Gérard Berthoud.

*Faculté des sciences de la communication*

*Université de la Suisse italienne*

*sabelli.fabrizio@tiscali.it*